L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. MARDI MATIN, 9 AOUT 1887. 60me Année

Dufour & Denbet, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 9 AOUT 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

M. Cleveland et la réforme du service civil.

La Constitution des Etats-Unis est incontestablement la plus belle, la plus irréprochable qu'il y ait au monde; reposant tout entière sur le principe de la souveraineté du peuple, elle a établi, d'un côté, un Congrès issu du suffrage universel et jouissant, seul, de la plénitude du pouvoir législatif, à la fois changeant et perpétuel, électif et irrévocable; de l'autre, une présidence, ayant également la plénitude du pouvoir exécutif, mais auquel elle a eu soin de tracer un cadre dont il ne peut sortir. Après avoir formulé nettement ses droits et ses devoirs et l'avoir soumis à une responsabilité à laquelle il lui est impossible d'échapper, elle l'a rendu doublement indépendant, par l'élection, d'abord, puis par la liberté qu'elle lui accorde dans l'exercice de ses fonctions. De sorte que les deux pouvoirs se meuvent parallèlement, sans jamais s'entraver ni se froisser, et que le pays n'assiste jamais au spectacle irritant et dissolvant des luttes quotidiennes, étroites, mesquines, des chambres avec l'exécutif, luttes qui sont la plaie des contrées vouées au parlementarisme à outrance. Ayant assis les deux grands pouvoirs sur des bases solides, inébranlables, elle a jeté au peuple les libertés à pleines mains, persuadée que du moment où l'existence et l'action du Législatif et de l'Exécutif leur échappaient, leurs excès ne deviendraient plus redoutables. On ne pouvait mieux raisonner.

Cette indépendance de l'exécutif, exorbitante aux yeux de certaines gens par qui nous avons quelquefois entendu traiter la Présidence de royauté à terme, est cependant très étroitement limitée par la loi fondamentale, puisque ce chef d'Etat, en apparence omnipotent, ne peut pas nommer un seul fonctionnaire, depuis le secrétaire d'Etat jusqu'au dernier des maîtres de poste de village, sans l'assentiment de la chambre haute. Cette précaution, extrêmement sage en principe, est pourtant devenue, en fait, la cause des maux qui affligent la République; elle a engendré la plaie qui ronge l'Union, la politicaillerie. On a cru tout faire, en forçant le Président à soumettre ses choix au Sénat. Des que, pour une raison quelconque, un candidat était sympathique à ce corps ou à tel ou tel de ses membres, cela suffisait, semblait-il. On ne s'est pas aperçu qu'on livrait toute l'administration à une assemblée politique et que, par conséquent, cette assemblée bouerait tous ses arrêts, favorables ou défavorables, sur un mobile politique. C'était, en effet, le seul titre que l'on pût faire valoir pour ou contre le postulant, puisqu'on n'en exigeait aucun autre. Les places devinrent peu à peu la récompense des services rendus au parti qui s'emparait du pouvoir, sans tenir compte de la capacité ou de l'honnêteté, les deux seules qualités qui puissent cependant rectifier, légitimer le choix du fonctionnaire. La conséquence était facile à prévoir. Du moment que la politique devait rapporter nécessairement un emploi lucratif, on en fit un métier. Il y eut toute une classe de citoyens qui passèrent leur vie à cabaler pour telle ou telle faction, pour telle ou telle personnalité, en vue du bénéfice qu'ils en comptaient tirer. On en vint à prendre pour règle ce cri désolant qui fait tâche dans l'histoire de l'Union : "Les dépouilles au vainqueur!" et à poser en maxime de gouvernement la rotation des emplois, c'est-à-dire, le remplacement périodique de l'homme ayant une capacité, fruit, sinon du savoir, au moins de l'expérience, par un autre homme souvent incapable et toujours inexpérimenté. Que l'on suppose maintenant l'arrivée aux affaires d'un parti peu scrupuleux, et qu'on juge de la valeur morale du personnel administratif dont il s'entourera, sur lequel il aura besoin de s'appuyer.

La situation était devenue intolérable; il y avait trop d'iniquités, trop de agents de vertu équivoque; trop de désordres, œuvre des incapables. Un cri général de réprobation se fit entendre et l'on demanda, de tous côtés, ce que l'on a appelé la Réforme du Service Civil.

Le mouvement avait été provoqué par une ligue composée d'anciens républicains qui s'étaient séparés des leurs et rapprochés des démocrates, en vue de la réforme qu'ils poursuivaient. Tout naturellement, leur défection fut qualifiée de trahison par les premiers; quant aux seconds, ils accueillirent avec une certaine méfiance ces nouveaux frères. Il en est ainsi de tous les tiers partis; ils sont mal vus, en raison de la modération de leurs idées et de la supériorité du but qu'ils visent. On leur en veut d'avoir mieux compris les besoins du pays, d'avoir mieux saisi les vagues inspirations des masses que ceux qui font, depuis longtemps, profession de les interpréter et de les défendre. Nous ne voulons pas relever le sobriquet ridicule et intraduisible dont on les affubla; ils n'en étaient pas moins respectables et, bien qu'assez peu nombreux, ils seraient une influence morale qui les fit réussir.

Les républicains acceptèrent la réforme, mais c'était parce qu'ils sentaient le terrain fuir sous leurs pieds, parce qu'ils redoutaient une défaite prochaine et qu'ils voyaient, dans la loi nouvelle, un moyen de perpétuer leurs créatures dans les administrations. Les démocrates la désiraient sincèrement, mais ils la trouvaient prématurée; ils eussent voulu attendre la victoire sur laquelle ils comptaient et qui leur eut permis de faire table rase. De cette situation des esprits il résulta une loi bénigne, timide, qui n'osait pas trancher la question et s'arrêtait à moitié chemin.

C'est dans ces conditions qu'entra lieu les élections générales et que débuta la présidence réformatrice de M. Cleveland. Chef de l'Exécutif, il n'avait purement et simplement qu'à appliquer la loi que l'on venait de voter; c'est ce qu'il fit et ce qui lui valut bien des tracas, bien des déboires. Il eut à lutter, en même temps, contre la ligue qui voulait que l'on poursuivît la réforme à outrance, en dépit des restrictions qu'y apportait la législation nouvelle; contre les républicains qui, au Sénat, lui faisaient une scène, toutes les fois qu'il avait touché à un des leurs, et contre les démocrates qui trouvaient qu'il n'allait pas assez vite en besogne et qu'il conservait trop de leurs adversaires dans les emplois.

Il faut rendre à M. Cleveland la justice qui lui est due : il ne broncha pas et conserva tout le temps un sang froid imperturbable; il prit son temps, pour se rendre un compte exact de ce qu'il avait à faire et, une fois son jugement porté, sa décision prise, il agit sans hésiter. Ce n'était pas le moyen de se faire dans la ligue des partisans enthousiastes, d'attirer à lui les républicains, encore moins de devenir l'idole de la démocratie. Peu lui importait; il avait un devoir à remplir, il le remplit, suivant les dictées de la loi, sans aller au-delà, sans rester en deça.

Telle est la situation de M. Cleveland, au moment où nous allons à s'agiter la question des prochaines élections présidentielles. Posera-t-il ou laissera-t-il poser sa candidature? Le fait est plus que probable, il est conforme à tous les précédents. Il sera combattu à outrance par les républicains, qui ont à cœur de prendre leur revanche de 1884. Bien que son inaltérable impartialité lui ait aliéné quelques démocrates, il sera évidemment soutenu par le gros du parti et il est d'avance le candidat favori des masses.

On a fait grand bruit d'une récente réunion de la Ligue de la Réforme du Service Civil qui, à des éloges incontestables de la conduite du Président, a mêlé quelques critiques, quelques regrets, et l'on en a conclu qu'elle était prête à l'abandonner, ce qui ne ressort nullement de ses délibérations ni des conclusions adoptées par elle. Que peut-on lui reprocher? A-t-il exécuté la loi qu'il avait pour mission d'appliquer? Oui, incontestablement; l'orateur de la Ligne, M. Geo. William Curtis, le reconnaît hautement et franchement. A-t-il fourni à l'Etat un personnel administratif supérieur à ceux qui l'avaient précédé. Oui, encore, personne ne le nie. Devait-il, pouvait-il sortir des limites de la loi et se jeter dans l'arbitraire, sous prétexte de mieux faire? Non, cent fois non. Toute mesure, illégale ou extra légale, comme on voudra l'appeler, est nécessairement condamnable, pour le moins dangereuse, en vue du bien commun en vue du mal; elle n'est légitime, excusable, que quand il y a péril en la demeure, quand il s'agit du salut public, sérieusement menacé, ce qui n'est certainement pas le cas. Que la loi actuelle soit insuffisante, cela est évident. Si elle est mauvaise, changez-la; si elle offre quelques défectuosités, corrigez-les; quelques lacunes, comblez-les; mais, tant qu'elle existe, respectez-la et observez-la. En dehors de cette politique, il n'y a qu'aventures et désordres possibles pour un pays. C'est le système qu'a adopté M. Cleveland avec raison, c'était la seule ligne de conduite qu'il avait à suivre. Si quelques politiciens y trouvent à redire, les masses sauront lui en savoir gré. Ce ne serait pas la première fois que le peuple montrerait à ceux qui ont la prétention de le conduire et à qui il arrive trop souvent de l'égarer, qu'il a plus de bon sens qu'eux et plus d'esprit politique.

LOUISIANE.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 6 août:

Mercredi soir, nous avons été favorisé d'une abondante et bienfaisante ondée qui a complètement abattu la poussière et fait tomber le thermomètre de plusieurs degrés. Aussi l'atmosphère a-t-elle été bientôt rafraîchie.

—MM. Ch. Elfer, de St-Gabriel, et A. Bossier, de St-Jean-Baptiste, nous ont rendu visite, cette semaine; ils avaient eu passant devant l'habitation de Mme A. Allain, que dirige M. Simon Leblanc, coupé une canne qui avait 5 pieds de long, 12 nœuds rouges et un blanc.

—La nouvelle ligne de levées, tracée par le major Brown, à travers le bayou, coupe plusieurs résidences qu'il faut par conséquent transporter bien loin, en arrière.

L'Entreprise, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 6 août:

Il règne une très grande rivalité entre les propriétaires de machines à coton de notre localité et des environs, cette année. C'est à qui expédiera la première balle de la paroisse; il en résulte que plusieurs balles seront faites demain. M. V. G. Cutterfield a déjà chauffé sa machine, ce matin, et aura cinq balles prêtes à être expédiées, aujourd'hui, à 11 heures du matin. M. James A. Lee a eu main tout le coton voulu pour faire deux balles, mais ses machines n'étant pas complètement prêtes, n'ont pu fonctionner à temps. M. Alcide Dupuy, de Fausse Pointe, aura également, aujourd'hui, trois balles prêtes. Hurrah! pour la paroisse Ibérie et ses entrepreneurs habitants!

—C'est décidément le 13 et le 14 août qu'aura lieu l'ouverture solennelle du Parc d'Ibérie. Le champ de courses est en parfait état et l'ancienne prairie qui a été achetée par l'association, est complètement transformée; c'est aujourd'hui un parc extrêmement attrayant.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe Coupée, du 6 août:

La perspective est superbe pour la récolte de pacanes et l'on en expédiera une grande quantité, en octobre prochain, attendu que les arbres sont chargées de noix vertes.

—Les travaux dans les champs de cannes touchent à leur fin. On ne les recommencera plus qu'en octobre, pour la coupe et la rouisaion.

—La plus grande partie des champs de coton ont reçu leur dernier sarcoage. Il n'y a plus que quelques endroits où le travail a été retardé par les pluies de la fin de juin et du commencement de juillet.

—Voici le moment de planter les pommes de terre, les navets, etc. Les pommes de terre que l'on plante en ce moment donneront une belle récolte; si l'on en prend soin. Les primeurs d'automne sont généralement d'un goût très agréable.

—On a commencé la cueillette du coton, dans presque toutes les parties de la paroisse. Chacun est prêt à se mettre sérieusement à la besogne et bientôt, nous entendrons partout le bruit de la machine à vapeur du moulin à coton.

—Lundi dernier, il est tombé une pluie délicieuse sur le Bayou Grosse Tête, et le même soir, il y en a eu autant dans le voisinage du Cook's Landing. Il y avait plus d'une semaine qu'il n'était tombé une goutte d'eau dans cette région qui en avait grand besoin, pour ses récoltes.

—La navigation est maintenant close sur la Vieille Rivière, comme l'avait prédit le *Banner*. Aucun steamboat, grand ou petit ne peut pénétrer du Mississippi, dans l'Atchafalaya, la Rivière Rouge ou la Rivière Ouachita. C'est une déplorable situation. Le gouvernement devrait en être honteux, lui qui a en caisse des centaines de millions dont il ne sait que faire.

Depuis quelques années, les ingénieurs des Etats-Unis n'ont fait, pour la Vieille Rivière, qu'un travail ridicule, surtout si l'on pense que de ce travail de l'ouverture et du curage du bayou Plaquemine, dépend la navigation du Tèche, de la Rivière Rouge, des rivières Black, Ouachita, Little, Tensas et du bayou Mason.

Presque tout l'Etat est intéressé dans la question et la population entière devrait demander à nos sénateurs, à nos représentants à Washington de ne rien épargner pour obtenir les allocations nécessaires. Une partie considérable du Texas et de l'Arkansas y est également intéressée.

—On nous écrit de l'Atchafalaya: "La première balle de coton a été expédiée du Des Glaises Landing, paroisse Avoyelles, par MM. Mann et Cie, à MM. H et C. Newman, de la Nouvelle-Orléans. Elle venait de la ferme de M. P. J. Dougherty, un de nos planteurs les plus habiles des Avoyelles. M. Dougherty obtiendra la juste récompense de son énergie. Il prouve que l'Anglo-Saxon peut parfaitement piquer et travailler son coton, alors que le thermomètre marque plus de 90 degrés.

"Notre coton paraît de fort belle qualité, la tige extrêmement et l'on pourrait, au premier coup d'œil, le coter comme de première classe; mais, en réalité, il donnera à peine une récolte ordinaire. Les trente jours de pluies que nous avons eues ont réduit considérablement le rendement; de sorte que le planteur ne récoltera pas la quantité suffisante pour pouvoir trouver une compensation aux bas prix du marché. Les pluies ont inondé des centaines d'acres dans les terrains bas qui sont les plus fertiles.

Le *Fermier Louisianais*, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 30 juillet:

La récolte de coton de la Fausse Pointe, est si forte, que notre ami, M. Numa Broussard, a jugé à propos, même indispensable, d'ajouter un second gin à celui de première classe qu'il a déjà dans son puissant moulin.

—Depuis plusieurs années, on est arrivé à la conclusion, justifiée par l'expérience, que le foin de la Louisiane, fauché à temps et emballé avec soin, est au moins égal à celui que l'on reçoit encore trop fréquemment du Nord. Une preuve nouvelle à l'appui, nous en a été fournie par M. Jean Cerrégé, de notre ville, le quel, ces jours derniers, sur une petite habitation qu'il possède près des limites de notre corporation, a fait plusieurs tonnes de foin de qualité tout à fait supérieure.

Nous sommes persuadés aussi que le trèfle rouge, le lucerne et autres fourrages croîtraient ici à la perfection et seraient très prolifiques, par conséquent, rémunérateurs.

Que l'on nous donne le transport à bon marché, et une foule de produits, maintenant négligés, rendront, avant peu, la Louisiane presqu'entièrement indépendante de l'Ouest.

—M. George Francis, l'un de nos meilleurs architectes-constructeurs, qui érige, en ce moment, une bâtisse immense à deux étages, pour le compte de M. Bienvenu Roy, à Youngville, paroisse Lafayette, nous a donné, dimanche dernier, de la part de M. Bonnemaison, aussi de Youngville, une betterave monstre de deux ans de pousse. Elle mesure *deux pieds* de long, quatre pouces et demi de diamètre et pèse huit livres et demie.

Pour ses effets curatifs réels, la Salsepareille d'Ayer en vaut au moins trois de toute autre marque.

Aux éditeurs de l'ABEILLE.
Nlle-Orléans, 9 août 1887.

Messieurs,

Votre article d'hier, dimanche, au sujet du Rév. Père Tournier et de sa mission, pourrait impliquer que le Rév. Père est autorisé à quêter dans ce diocèse, puisqu'on prie d'envoyer les aumônes à *la Cathédrale*.

Ceci m'oblige, quoiqu'à regret, à vous prier d'insérer dans votre journal que je n'ai donné aucune permission de quêter ni au Rév. Père Tournier ni à personne.

J'aime à croire qu'il y a eu malentendu.

Respectueusement,
G. A. ROUXEL,
Vicaire-Général, administrateur du diocèse.

LA BASILIQUE DE ST-AUSTIN, A HIPPONE, PRÈS BÔNE, ALGÉRIE.—Les journaux de la Nlle Orléans ont annoncé l'arrivée du Rév. Père TOURNIER. Il vient de Bône, ville d'Algérie, à l'Ouest de Tunis. Il est envoyé par son Eminence le Cardinal Lavigerie et les Evêques de l'Afrique du nord, dans le but de recueillir les aumônes des fidèles afin d'élever, à la mémoire de St-Augustin, le plus illustre docteur de l'Eglise, une basilique digne de son génie.

Nous extrayons les quelques lignes suivantes de l'appel par l'Eminent cardinal aux catholiques du monde entier. "N. N. S. S. les Evêques l'Afrique viennent de racheter la plus grande partie de la colline de St-Augustin, à Hippone, et commencent à y élever en l'honneur du glorieux saint une Eglise où seront déposées ses insignes reliques.

Mais les fidèles de l'Algérie ne pourront fournir les ressources nécessaires à une si lourde entreprise, l'Evêque d'Hippone et de Constantine ose s'adresser à la charité des catholiques de l'Univers pour les prier de l'aider dans la réalisation d'une œuvre si éminemment catholique."

☞ CÉMENT.

l'Evêque d'Hippone et de Constantine.

Les personnes qui désireraient contribuer à l'œuvre sont priés de déposer leurs offrandes chez les frères du Père Tournier, rue rue Orléans, Nos 138 et 140.

Les nouveaux bassins du port de Dieppe, France.

M. de Hérédia, ministre des travaux publics, et M. Dautresme, ministre du commerce, ont inauguré, le 17 juillet, les nouveaux bassins du port et posé la première pierre du chenal qui doit mettre ces bassins directement en communication avec la mer. A cette occasion, une grande fête a été organisée à Dieppe, et un grand banquet a eu lieu à l'hôtel de ville.

Pour se rendre compte de l'importance des travaux accomplis, il faut savoir quel était l'état du port avant leur exécution.

Dieppe est le port de France le plus rapproché de Paris (168 kilom. par voie ferrée); il constitue la voie la plus directe et la plus courte pour se rendre de Londres à Paris, au nord de l'Italie, en Suisse, dans l'est et dans le midi de la France. Pendant longtemps il n'a possédé que deux bassins: le bassin de Bérigny, construit au commencement du siècle, et le bassin Duquesne, qui date de cinquante ans.

Ces bassins sont reliés à la mer par le moyen d'un avant-port et d'un chenal. Les écluses qui les commandent sont de dimension si étroite qu'elles ne permettent pas le passage des grands navires pendant "la morte eau", c'est-à-dire pendant dix jours sur trente environ. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que lorsque un navire entre en rade de Dieppe un quart d'heure après la marée, il ne peut pénétrer dans les bassins, qui sont fermés, et il est obligé de rester au large, ce qui occasionne une perte de temps très dommageable et n'est point, au surplus, sans danger dans le cas où une tempête viendrait à s'élever. D'autre part, lorsqu'un navire a opéré son déchargement un quart d'heure après la marée, il ne peut plus sortir du bassin, qui est clos: autre inconvénient qui n'est pas petit. En outre, les terre-pleins qui regnent autour des bassins, trop exigus, ne répondent pas au mouvement des marchandises débarquées. Cette situation était un obstacle insurmontable au développement du port de Dieppe, qui ne pouvait recevoir que des navires d'un tonnage moyen; aussi a-t-on songé à y remédier, et c'est dans cette pensée qu'ont été conçus les travaux d'agrandissement que le ministre du commerce inaugure aujourd'hui.

Les nouveaux bassins qui ont été creusés sont au nombre de trois: l'un forme le nouvel avant-port, le second est un bassin de mi-marée, le troisième un bassin à flot; ils communiquent par un canal au bassin Duquesne et ne sont pas encore reliés directement à la mer; ils sont pourvus de larges quais et de grands hangars. Nous avons dit que présentement, les navires ne pouvaient accéder au port que lorsque la mer était haute; grâce au nouveau bassin de mi-marée, qui restera ouvert trois heures avant "le plein" et trois heures après, il leur sera possible d'entrer ou de sortir pendant cinq ou six heures à chaque marée.

Le chenal dont M. de Hérédia a posé la première pierre complètera ces travaux de la façon la plus heureuse. Il aura 40 mètres de largeur au point le plus rétréci de son parcours; son creusement a nécessité l'expropriation de 175 maisons, pour le prix desquelles 2 millions ont été payés. On sait que cet important ouvrage reliera les nouveaux bassins à la mer. Une forme de radoub sera également construite. Tous les travaux dont nous venons de parler sont effectués sous la direction éclairée de M. Alexandre, ingénieur en chef, qui remplit excellemment sa tâche. Ils ont été déclarés d'utilité publique par une loi de 1881; ils seront achevés dans trois ans; on estime qu'ils coûteront 18 millions. Sur cette somme, 5 millions ont été donnés par la chambre de commerce, le département et la ville de Dieppe.

En outre, la chambre de commerce a fait l'avance à l'Etat de 5 millions, qui sont remboursables par annuités.

A la faveur de ces grands changements, le port de Dieppe verra son importance s'accroître rapidement. Son trafic actuel est de 600,000 tonnes de marchandises et d'un million de tonnes de jauge; ce chiffre s'élèvera notablement, avant peu, selon des calculs très fondés. La chambre de commerce et son actif président, la municipalité de Dieppe et M. Trouard-Riolle, député de la Seine-Inférieure, ont, avec un zèle égal, déterminé cette prospérité nouvelle. Dieppe était une ville de plaisire; la voilà, grâce à eux, devenue, de plus, une ville d'affaires.

LA CHALEUR ÉMISE PAR LE PLATINE ET PAR L'ARGENT.—M. Marcart a signalé, à l'Académie des Sciences de Paris (séance du 18 juillet), les expériences instituées par M. Violle tendant à déterminer le rapport entre les quantités de chaleur émises, dans des conditions identiques, par le platine et l'argent portés à l'incandescence.

Ce rapport a été trouvé égal à 54; c'est-à-dire que, pour une surface égale, le platine émet cinquante-quatre fois plus de chaleur que l'argent; il est aussi mille fois plus lumineux. La température a été portée aux environs de 1,500 degrés.

Un bien bon truc, pratiqué par un aveugle, pour faire recette le jour de la fête nationale.

Notre Patachon, plus ou moins privé de la vue, s'était campé, avec son caniche et une sébile large et profonde comme une marmite, sur le passage des ligueurs, qui chantaient leur répertoire: "C'est Boulange lange lange, Il reviendra," etc., etc.

Et d'une voix pénétrante il leur criait: Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui ne reverra pas Boulanger! ...

L'Angleterre sous le règne actuel.

M. Ed. Scherer écrit, dans le *Temps*, à propos de la brochure de M. Ward sur le jubilé de la reine Victoria:

L'Angleterre, sous le règne dont elle vient de célébrer la cinquantième année, a éprouvé dans sa situation extérieure des changements non moins considérables que dans ses institutions. Par quoi je n'entends aucune des infortunes de sa politique étrangère, quelque graves et nombreuses qu'elles aient pu être, ni les désastres en Afghanistan, ni l'insurrection de l'Inde, ni l'expédition avortée du Soudan, ni l'échec moral subi à la suite de l'abandon du Danemark et dans l'affaire de l'*Alabama*, ni l'apparente impossibilité aujourd'hui soit de rester en Egypte, soit d'en sortir. Je ne fais pas même allusion à ces progrès des Russes dans le Turkestan qui les ont amenés à un point où le conflit avec l'empire britannique peut éclater d'un jour à l'autre.

La véritable crise pour la puissance anglaise dans le monde a été la guerre de 1870-71. Nos voisins ont cru pouvoir y rester étrangers, ou même, dans un esprit de vieille rivalité, s'applaudir des changements que cette guerre avait introduits dans la balance des forces de l'Europe; personne en réalité n'y a perdu plus qu'eux. L'une des conséquences de 1871 a été la création, dans les principaux Etats du continent, d'armées gigantesques, et telles que nos voisins ne sauraient en former une semblable. Il s'ensuit que, réduite à sa marine, et cette marine elle-même menacée par les progrès maritimes des autres peuples, l'Angleterre a perdu la plus grande partie de son autorité dans le conseil des nations. Sa situation insulaire qui la protège lui permet l'isolement, mais, à la considérer dans le système des Etats européens, elle n'est presque plus qu'une puissance de second ordre.

A défaut de l'ancien équilibre, qu'elle a vu disparaître sans se douter de ce qui se passait, elle attend sa sécurité de l'empire allemand, comme si l'omnipotence de l'un n'était pas la dépendance des autres, et leur dépendance leur danger!

Les progrès de l'industrie, de la richesse publique et en particulier du bien-être des classes ouvrières; un mouvement littéraire d'une richesse et d'une variété admirables; une doctrine philosophique et scientifique qui a effectué une révolution dans la conception générale des choses, ce qu'on a vu de plus considérable depuis Newton; une tentative grandiose pour grouper en fédération impériale les colonies britanniques du monde entier autour de la mère-patrie!

Et d'autre part, comme ombre au tableau, une diminution relative de puissance militaire et, par suite, non seulement d'influence, mais de sécurité; le trouble que l'insoluble question d'Irlande jette dans le gouvernement du pays; des expéditions malheureuses, des entreprises incohérentes dues à une politique étrangère sans boussole; enfin et surtout le mouvement qui arrache l'Angleterre à ses traditions pour la livrer aux revendications démocratiques et sociales;

Tels sont les titres d'honneur du règne de cinquante années dont M. Ward nous a donné l'image, tels sont en même temps les sujets d'inquiétude dont l'expression, je le reconnais, ne pouvait trouver place parmi les congratulations d'un jubilé.

L'ancien monde et le monde nouveau.

M. Henri Chantavoine, dans le *Journal des Débats*, jarmine ainsi la revue d'un ouvrage que M. E. de Pressensé a publié, dernièrement, sous le titre "L'ancien monde et le Christianisme:"

Il y a encore aujourd'hui en Bretagne, aux endroits où deux routes se croisent, de vieux "calvaires," souvent mutilés, sur lesquels Celui qui est mort pour les péchés des hommes étend les deux bras. Qu'importe si l'œuvre est gauche et naïve, grossièrement sculptée dans des pierres brutes par quelque charpentier de village! La vieille femme, en coiffe blanche, qui revient de la ville ou se rend à son travail, ne passe jamais devant ce "calvaire" qu'elle a vu toute petite et qu'avant vu avant elle sa grand'mère, sans se signer avec dévotion et sans murmurer, entre ses lèvres fanées, un bout de prière. Elle ne sait pas lire peut être, la bonne femme, ou elle n'a guère lu que dans le livre qu'une ancienne et belle expression appelle "le livre d'Heures." Mais ce qu'on lui a dit et ce qu'elle redit elle-même à ses descendants, c'est que Jésus crucifié est descendu sur la terre pour sauver le monde, le pauvre monde, pour faire venir à lui les petits enfants ou ceux qui leur ressemblent, et pour les mener à son père, qui est dans les cieux. Voilà de quoi rêve la bonne femme et pourquoi elle prie.

L'humanité ressemble à cette vieille croyante de la lande bretonne. Elle était à un de ses carrefours, sur la route douloureuse du progrès, et elle ne trouvait plus son chemin. Elle avait déjà édifié et détruit bien des temples, inventé, puis reniés bien des dieux. Elle cherchait, pour tous ceux qui pleurent, qui tremblent, qui souffrent, qui pensent....puis, qu'il était ressuscité, et qu'au dernier jour chacun ressusciterait devant lui. Les pauvres gens crurent en lui tout de suite; les autres, comme Didyme, voulurent mettre les doigts dans ses plaies, et ils crurent, après les avoir touchées.

Le monde nouveau, inauguré par le Christ, est devenu à son tour un monde ancien; il a près de dix-neuf cents ans. Peut-être "l'évolution religieuse" n'est-elle pas terminée? Mais la croix du Christ marquera toujours une des étapes décisives du voyage humain. M. de Pressensé le croit, et il le dit. Nous vivons dans un temps troublé où la bonne doctrine et la bonne morale ont besoin d'être affirmées et répandues. Le doute marche, mais il chancelle. Le sens du divin et l'idée de Dieu ont été rarement plus indispensables à l'humanité.

DANS PARIS.—Statistiques des voyageurs circulant dans Paris. Voici les derniers chiffres publiés à ce sujet:

Nombre de voyageurs transportés par les omnibus (1883): 115,100,000.

Nombre de voyageurs transportés par les tramways-omnibus (1883): 79,000,000.

Nombre de voyageurs transportés par les tramways-nord (1883): 26,500,000.

Nombre de voyageurs transportés par les tramways-nord (1883): 26,300,000.

Nombre de voyageurs transportés par les bateaux-omnibus (Paris et banlieue) (1884): 188,500,000.

Nombre de voyageurs embarqués ou débarqués dans les gares de Paris (1883): 65,000,000.

Nombre approximatif de voyageurs transportés par les voitures de place (1883) 49,000,000.

Mais il n'est pas jusqu'aux jours de la semaine qui ne jouent un rôle dans cette diversité de la circulation parisienne. Voici, en effet, le relevé, pour 1885, des voyageurs transportés en moyenne, par les omnibus, pendant chacun des jours de la semaine:

Dimanches	568,400
Lundis	642,000
Mardis	508,400
Mercredis	507,700
Jeudis	586,900
Vendredis	485,700
Samedis	510,800

A mesure que les moyens de transport augmentent, le chiffre des voyageurs augmente aussi dans une énorme proportion.

Les omnibus transportent en 1854, trente-quatre millions de voyageurs; en 1864, quatre-vingt-seize millions; en 1874, cent quinze millions; en 1884, cent quatre-vingt-onze millions!

Les deux cent millions seront évidemment dépassés en 1887.

Les Parisiens en Province.

L'un d'eux entre dans un café.

—Donnez-moi une bavaroise au chocolat.

Le garçon, qui ne connaît pas cette consommation, après avoir réfléchi un instant:

—Monsieur, il y a bien encore du chocolat, mais il ne reste plus de bavaroise!

La Vigueur des Cheveux d'Ayer donne à la chevelure vitalité, lustre et fraîcheur, et la rend souple et brillante.

Le métier de prince.

Le métier de prince—dit la *Liberté*—est-il donc en soi si agréable que, pour l'exercer, il n'est pas de sacrifice qu'on ne fasse, de péril qu'on n'affronte, de servitude qu'on ne subisse, d'ennui qu'on ne brave? Car c'est tout ensemble périlleux, assujettissant et ennuyeux d'être prince, et surtout prince de Bulgarie?

Ceux qui ont connu le prince de Battenberg à l'époque où, cadet de famille, soldat de fortune, il guerroyait contre les Turcs, et qui l'ont revu depuis, à Sofia, dans tout l'éclat de sa souveraineté, assurent qu'il était devenu méconnaissable et qu'il avait, en dix ans, vieilli du double. Les rapports qu'il entretenait avec les Bulgares rappellent ce que le prince de *Rabagas* disait de ses sujets.

On connaît la tirade: "Si je sors, c'est que je veux braver le peuple, et si je reste chez moi, c'est que j'en ai peur; si je tire des feux d'artifice, on s'écrie que l'argent de mes sujets s'en va en fumée, et si je n'en tire pas, on m'accuse de les sevrer des moindres plaisirs; si j'économise sur mes revenus, je suis un avare qui thésaurise, et si je les dépense, je suis un prodigue qui gaspille son bien .... Quoi que je fasse, je rencontre la désapprobation de mon peuple, et je commence à désespérer de le satisfaire jamais."

C'était un peu le cas du prince de Battenberg quand il régnait sur les Bulgares. Ainsi s'explique qu'il demeure sourd à toutes les supplications, qu'il résiste aux prières de ses sujets qui l'adjurent de rentrer à Sofia. Trop heureux d'en être sorti! Mais combien le moraliste a raison de dire que l'expérience d'autrui n'a jamais couvert personne. Les malheurs de Battenberg n'ont pas découragé les prétendants. Pour un prince de perdu, deux de retrouvés! Après Waldemar de Danemark, Ferdinand de Cobourg, et, après Ferdinand de Cobourg, d'autres se mettront sur les rangs pour recueillir cette peu enviable succession.

O mystère insondable du cœur humain! Voilà un vaniteux seigneur, le prince de Cobourg, qui habite Vienne dans l'opulence et le plaisir; qui a tous les avantages de la naissance sans en avoir les inconvénients; qui vit, sûr du lendemain, dans une quiétude parfaite, et il troquerait le bonheur de sa vie contre une couronne princière! Prince, ne l'est-il pas déjà, et du mieux qu'on puisse l'être, prince sans souci! A sa place, nous préférerions de beaucoup le séjour de Vienne à celui de Sofia, et si tous les princes de la terre pensaient comme nous, les Bulgares finiraient, en désespoir de cause, par se mettre en république.

LES LETTRES RECOMMANDÉES. — Un agent des postes et télégraphes adresse au *Memorial de la Loire*, France, une lettre qui paraît indiquer un procédé excellent pour assurer la fidélité des transmissions:

"Il arrive quelquefois que des lettres recommandées ne renferment qu'une partie des valeurs déclarées par les expéditeurs, soit que ces valeurs aient été adroitement soustraites, soit encore, ce qui arrive le plus souvent, que des expéditeurs peu scrupuleux n'aient mis à dessein qu'une partie de leurs créances dans les lettres, dans le but de susciter des embarras à leurs créanciers et de gagner ainsi le temps dont ils peuvent avoir besoin.

"Le moyen suivant me semble de nature à sauvegarder l'intégrité du contenu d'une lettre.

"Il consiste tout simplement à percer la lettre et son contenu en deux endroits différents, que l'on relie au moyen d'une ficelle en-fil au fil à cacheter, en ayant soin de rattacher les deux bouts au dos de l'enveloppe au moyen d'une empreinte en cire.

"De cette façon, le destinataire, avant même de donner reçu au facteur d'une lettre recommandée, s'assure d'un coup d'œil que son contenu n'a pas été soustrait, et peut se convaincre de la bonne foi de son débiteur après l'ouverture de la lettre.

"Par le système employé actuellement, un expéditeur peut déclarer envoyer une somme de ...?.... et n'en joindre qu'une partie sans que rien ne prouve le contraire.

L'ARMÉE ALLEMANDE. — En y comprenant les dix années de service du landsturm, l'Allemagne dispose de trois grandes classes, comptant 2,860,000 hommes exercés.

Dans le cas où il s'agirait de mobiliser toutes les forces militaires, il en faudrait déduire environ 660,000 de non-valeurs; il resterait, par conséquent, 2,200,000 hommes, auxquels viendraient s'ajouter 200,000 réservistes de deuxième classe exercés, ce qui porte à près de 2,500,000 hommes le chiffre total des combattants.

On se demande, toutefois, comment un Etat, même le plus riche, pourra payer et nourrir des armées d'un on de deux millions d'hommes dans le cas où la guerre se prolongerait assez longtemps.

CONSOLATION POUR LES CHAUVES. — Un médecin de New-York vient de prouver, dans un volume de 600 pages, que l'homme de l'avenir, l'homme idéal, l'homme arrivé à l'état de perfection n'aurait plus un cheveu sur la tête. Il appuie sa théorie sur de nombreux exemples, et il soutient que l'intelligence est en raison directe du degré de calvitie: on ne saurait être un génie tant qu'on a un cheveu sur la tête.

Allons, tant mieux!

Décédé, à Mississippi City, Miss., vendredi 5 août 1887, à 5 heures 15 minutes P. M., ERNEST BORDELOIS. Âgé de 59 ans.

Les journaux de Bordeaux, France, sont priés de reproduire cet avis.

Décédée hier, à 5 1/2 heures P. M., Dlle MARIE LOUISE HONORÉ, à l'âge de 63 ans. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu, aujourd'hui, à 4 1/2 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière résidence, rue Casquet No 162.

De la part de sa famille.

Clergé St-Joseph.

Décédé hier à 5 heures A. M., N. B. CALLAC, à l'âge de 7 mois et demi, fils de B. Callac et de M. Mendel. Les amis et connaissances de la famille sont invités à assister à l'enterrement qui aura lieu aujourd'hui le 9 août à 10 heures A. M. Le convoi partira du coin des rues Dauphine et Short, Carrollton. De la part de la famille.

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes. Comestibles de choix, etc.
Livraison à domicile 9 n